L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 72 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 1er MARS 1885.

SOIRÉE MUSICALE.—Une Société Musicale composée, pour la plus grande partie, sinon totalement, des élèves de Mme Corinne Nott, vient de se former à la Nouvelle-Orléans et s'est mise aussitôt à l'œuvre avec cette vaillance, cette activité qui caractérisent si souvent la jeune fille et permet de faire ainsi, à son intention, une variante au vieux mot : Ce que jeune fille veut, Dieu le veut.

Cette charmante association qui, grâce à sa propre valeur et grâce aux précieuses leçons de Mme Nott, contribuera puissamment à développer ici le goût de la musique, a donné dès hier soir son premier concert vocal et instrumental, au Locquet-Leroy Institute, rue du Camp 180.

Complet succès, que nous nous bornons à constater aujourd'hui, nous réservant le plaisir de revenir sur ce début qui a été, en vérité, une brillante inauguration.

Le succès s'en est partagé (nous suivons l'ordre du programme que nous avons sous les yeux) entre Mdelles FAURE, VIENNE, MOORE, TOBIN, CORINNE BONNECAZE et Mme CORINNE NOTT qui, cédant aux sollicitations de l'auditoire et de ses élèves, a dû se mêler, pour la compléter, à cette fête du chant. Ce n'est pas moi qui trouverai jamais à y redire.

THEATRE ST-CHARLES.—On l'a surnommée "la petite batterie électrique;" c'est vous dire qu'elle a du diable au corps à en revendre. Belle qualité pour la scène, mais difficile serait peut-être la position de celui dont *elle* deviendrait la meilleure moitié. Avec une femme si chargée que cela d'électricité, la *pile* est à craindre. Il est vrai que ce serait la pile voltaïque, ce qui constituerait une circonstance atténuante.

Elle, elle! mais nous dites-vous, à qui appliquer-vous ce pronom: elle? C'est vrai, nous nous sommes oublié là, et dans notre prose, nous venons bel et bien de mettre la charrue avant les bœufs. Hâtons-nous de remédier à cette inversion en vous disant qu'il s'agit ici de Mlle Lizzie Evans; c'est la batterie susnommée; elle qui aurait dû être tenue sur les fonts par Volta.

C'est ce soir qu'elle commencera à fonctionner; ce soir qu'elle fera son début dans *Nor Fogg's Ferry*, une pièce qui, comme vous le savez, lui a valu bien des succès déjà.

Cette pièce sera donnée aujourd'hui, demain et enfin mardi en matinée et le soir.

Mlle Evans nous vient avec une compagnie de premier ordre. Qu'on se le dise.

GRAND-OPERA-HOUSE.—Le public de la Nouvelle-Orléans peut compter, pour ce soir, sur une belle reprise du grand drame de d'Ennery : *Les Deux Orphelines*. En effet l'œuvre sera jouée par la troupe Shook & Collier, tant goûtée à la Nouvelle-Orléans depuis trois semaines qu'elle y a commencé son engagement et à laquelle viennent de se joindre deux réputations de la scène américaine, Mlle Kate Claxton et M. Charles A. Stevenson.

Nous n'avons point à dire ici ce qu'est la pièce qui va être reprise. Tout le monde sait par cœur cette œuvre, la plus puissante peut-être—scéniquement parlant—de l'auteur de *La Grâce de Dieu*, *Don César de Bazan*, *Le Courrier de Lyon*, *à tatis quanti*. Et c'est parce qu'on la sait par cœur qu'on veut la revoir souvent tant elle porte avec elle d'invincibles émotions.

Les Deux Orphelines feront assurément excellente semaine; cette reprise comptera à la caisse comme l'un des résultats les plus saillants de cette campagne théâtrale qui continue d'être fort heureuse pour M. Bidwell.

ACADÉMIE DE MUSIQUE.—M. Legrand White, agent de Mlle Minnie Maddern nous écrit de Galveston pour nous annoncer que la jeune artiste arrivera à la Nouvelle-Orléans aujourd'hui même à 7 heures du matin. Elle est accompagnée d'amis de Galveston qui ont désiré la suivre ici afin d'y assister à ses succès.

Ces succès ne font pas l'objet d'un doute pour ceux qui connaissent la valeur sérieuse de l'actrice.

Depuis trois ans qu'elle a commencé sa carrière théâtrale sa marche en avant a été continuelle, déjà elle a fait long chemin; elle est au premier rang de celles que se disputent les directeurs des Etats-Unis.

Caprice, le nouvel ouvrage où nous allons la voir, est une pièce à laquelle elle a imprimé un cachet charmant et tout personnel.

Cet ouvrage a été écrit expressément pour elle; non seulement il fournit large carrière à son tempérament artistique, mais encore il est intéressant, fort intéressant par lui même.

Néanmoins nous en recommandons surtout le 3ème acte et plus particulièrement encore le quatrième. C'est là que Mlle Minnie Maddern a, ses meilleures scènes, trouvé ses effets les plus intenses.

Et hâtons-nous de le noter, nos confrères de la presse américaine qui l'ont suivie, étudier dans ses représentations *Caprice*, s'accordent à reconnaître que ces effets ne sont jamais obtenus par des moyens empiriques. C'est en belle et bonne manière qu'elle paie son public.

L'objectif de Minnie Maddern semble être le matériel; elle prétend le transporter, le conserver à la scène autant que la chose est possible.

Autant que possible, disons-nous, car on le sait, le naturel absolu au théâtre ne saurait exister; il y serait intolérable. Il est certaines fictions les par l'art qui sont absolument indispensables, sous peine de paraître terre à terre, monotone, insipide, plat.

Enfin si l'on veut que nous exprimions notre pensée en deux mots: Mlle Maddern nous paraît être de l'école française. Et nous l'en félicitons; c'est la bonne, en matière de théâtre du moins. Sous ce rapport toutes les autres écoles sont incommensurablement distancées par la France.

Ecrire que Mlle Maddern est entrée dans cette voie, s'y maintient, c'est vous faire bien comprendre, n'est-ce pas? qu'elle ne se contente pas de dire telle ou telle scène avec plus ou moins de bonheur, mais qu'elle s'attache aux détails, aux moindres d'entr'eux sans cependant descendre aux puérilités, et qu'enfin elle veut que tout rôle tenu par elle soit un ensemble raisonné, logique, une composition, un personnage vivant enfin. C'est ainsi qu'il faut entendre le théâtre.

Donc ce soir, première de *Caprice* avec Mlle Minnie Maddern et une troupe soigneusement formée à New York.

ORPHÉON FRANÇAIS.—Les membres de l'Orphéon Français donnent samedi prochain, 7 mars, au Washington Artillery Hall, un concert vocal et instrumental qui sera suivi d'un bal.

Le Concert commencera à 8 heures précises. C'est dire que le Bal s'ouvrira vers onze heures, pour finir... à quelle heure? Question à laquelle la réponse restera difficile jusqu'au dimanche matin.

GRUNEWALD-OPERA-HOUSE.— Ce soir reprise de la pièce la plus populaire du répertoire Gilbert et Sullivan: *H. M. S. Pinafore*, très amusante bouffonnerie musicale. On jouera aussi *The Waterman*.

DIXIE MUSEUM.—Toujours quelque chose de nouveau à voir au Musée-Théâtre de M. Robinson, un brave aussi qui ne recule pas devant les dépenses et qui cependant s'en tient toujours à son prix d'entrée, rien que nominal : 10 cents.

THEATRE FARANTA—Aujourd'hui matin et soir *Les Mystères de Paris* avec les sœurs Gerry et M. Charles Iuman.

Prix d'entrée, 10 cents.

—Nous recevons de M. Ph. Werlein, 135 rue du Canal, une Marche triomphale : *Liberty Bell*, signée d'un nom qui est une recommandation, M. Charles Mayer. Cette nouvelle composition est digne de son auteur; et nous estimons qu'il y a là tout un éloge.

Marche courte, facile et à effet.

—Le *Werlein's Journal of Music* (mars) vient de paraître et est sous nos yeux. Il contient quatre pages de texte intéressantes, et huit pages de musique vocale et de piano.

Nous appelons spécialement l'attention sur "*No, thank you, Tom!*" paroles de Fred. E. Weatherly, musique de Joseph L. Roeckel. Couplets tout de sentiment et de fraîcheur, très réussis.

—Nous engageons les étrangers de passage à la Nouvelle-Orléans à y prolonger leur séjour jusqu'au 5 mars tout au moins. La fête du Quatre Mars (Anniversaire du Département des Pompes) a toujours ici un grand cachet d'originalité et beaucoup de luxe; mais nous croyons pouvoir affirmer que, cette année, elle éclipsera toutes celles qui l'ont précédée.

Il nous a été donné déjà d'en voir, d'en admirer quelques préparatifs dus à une maison connue ici pour son goût distingué et ingénieux et nous affirmons dès maintenant qu'elle se surpassera.

Région tentante.

Le capitaine C. T. Dunn, résidant de Bastrop, Louisiane, vient de publier une brochure dont nous recommandons la lecture. Le titre seul en dira l'utilité: "Historical and geographical description of Morehouse parish, its natural resources, etc."

Elle a donc pour but d'attirer l'attention sur la Paroisse Morehouse, c'est-à-dire l'une des plus riches, des inépaisables de notre Etat si favorisé par la nature.

Le capitaine qui depuis 1858 réside dans cette région, à Bastrop, l'a étudiée en esprit sérieux, et la connaît à fond. Pour la prospérité de la paroisse et des émigrants qui s'y porteront, il veut y attirer le flot fécond des colons, des travailleurs, et les soixante-neuf pages qu'il vient d'écrire à ce sujet leur démontrent clairement, mathématiquement les avantages qu'ils trouveraient à se domicilier dans cette opulente contrée.

Familier avec l'histoire et la nature de ce point de la Louisiane, le capitaine Dunn en suit les développements, les fait passer sous les yeux de ses lecteurs depuis l'époque de la cession au baron de Bastrop. Cette accroissement est immense. On peut s'en former une idée en consultant une statistique officielle qui constate que dans une période de neuf ans, de 1852 à 1861, la population du Morehouse a plus que quadruplé. Durant cette même période la culture du coton s'est élevée de 4764 à 24,682 balles.

Le sol du Morehouse porte, dans sa plus grande partie, des forêts où abondent le cypre, le pin, les chênes de toutes sortes, le noyer, le frêne. On y trouve aussi l'érable, le pacanier, le saule, l'acacia, le sycomore, le mûrier, l'orme, et une foule d'autres trop longs à énumérer. C'est à peine si un quinzième de ce superbe et fertile territoire est en culture.

Cinquante-deux mille acres sont là qui ne demandent qu'à être travaillés pour donner la fortune et la donner vite; terres hautes et terres basses.

On y cultive avec succès le coton, la canne, le maïs, le sorgho, le blé, l'avoine, le seigle, les patates, toutes les céréales, on peut dire; pêches, poissons.

BAL—Le Hebrew Benevolent Association prépare pour le 5 de ce mois un bal qui fera certainement époque. En effet, on multiplie les préparatifs pour que cette fête ait le plus grand éclat.

Elle se donnera jeudi procain au Washington Artillery Hall.

Le comité d'invitation est ainsi composé: MM. Jos. Magner, président, M. Goldsmith Isaac Wise, Gus. Lehmann J. Saul J. Hart, Ralph W. Levy, Paul L. Godchaux.

M. Chas. Simon est le chairman de tous les comités réunis.

Prix du billet $5.

Liste des passagers attendus à New York par le "St-Germain".

M. Howell, M. L. Pillet, M. de Joly, Mme C. Dahlman, M. Levy, M. Saleta, M. Labouglise, M. Lecanti, M. Amury, M. Léon, M. Ell.

Liste des passagers partis de New York par "l'Amérique."

M. Paul Cruson, M. J. K. Wilmerding, M. Orgjean, Mme Amélie Boucherat, M. Henri Duverger, M. Albert Fisher, M. James B. Livingston et domestique, M. Thomas Maran, M. Manuel Cuevas Rubia, M. et Mlle Zeldo et bonne, M. Aletis E. Barnard, Rév. Joseph Huber, M. Emanuel Mayer, M. Simon Koch, Mlle Julie Pittet, M. Lazaro Villareal, M. Evariste Mavers.

Un fait très curieux s'est passé dernièrement à Pesth, Hongrie.

Une seule et même maison de cette ville a été en un seul jour le théâtre d'une naissance, d'un baptême, d'un mariage et d'un décès. Un habitant de cette maison se marait. Au retour de l'église, on trouva la belle-sœur du marié qui venait d'accoucher de deux jumeaux. On procède aussitôt au baptême, mais l'un des jumeaux meurt au bout de quelques heures.

Grande nouvelle : on annonce la résurrection de la crinoline.

La crinoline a reparu à Berlin, dans un bal de la cour.

Au régiment. Le capitaine, passant la revue du linge et des chaussures, avise un réserviste.

—C'est vous qui êtes peintre?

—Oui, mon capitaine.

—Et vous vous êtes permis de faire ma caricature, à ce qu'il paraît. Je vais vous ficher huit jours de salle de police, mon gaillard.

Le réservisté, ahuri, balbutie quelques mots d'excuse, tandis que l'officier lui murmure tout bas à l'oreille.

—Faites-moi la gueule du colonel et je lève la punition!

—Au bal de l'Opéra:

—Oh! la jolie laitière!

Oui, mais vois donc avec elle cette horrible femme maigre.

—La laitière et le poteau laid!

Notes d'album:

"C'est agréable d'avoir de l'esprit; on a toujours quelque bêtise à dire."

"Combien les hommes seraient aimables s'ils étaient aimables!"

"Combien les femmes seraient aimables si elles étaient aimées!"

Au Havre, dans une auberge. Un Anglais demande du lièvre:

—Donne du lièvre, dit l'aubergiste à son mari, sans la moindre hésitation.

—Tu sais bien que nous n'en avons pas, répond celui-ci à voix basse.

La femme sans broncher:

—Donne-lui du lapin. Un Anglais... il ne comprendra pas!

L'excellent Guibollard passe la soirée en tête-à-tête avec sa femme.

Tout en savourant une tasse de thé, il éprouve successivement tous ses amis avec autant d'entrain que de conviction.

—Ah! mon ami, s'écrie-t-il, tu es vraiment bien maintenant ta langue.... pour un homme!....

Les questions de M. Toto continuent à être bien embarrassantes:

—Dis donc, papa, demandait-il hier à l'auteur de ses jours, pourquoi mon frère, qui est le plus jeune, est-il plus grand que moi?

Alors le papa, détourné et hagard:

—C'est parce qu'il est le plus raisonnable!

Notre confrère K.... est très distrait. L'autre soir, il se trouvait à un thé; la maîtresse de la maison lui dit d'un air aimable:

—Sucrez-vous....

—Non, madame, répond-il vivement, je me porte à merveille!

En promenade aux Champs-Elysées avec sa bonne, le jeune Tomy a l'idée de se faire peser, et prend place dans le fauteuil, tout en offrant qu'on le fasse.

—Mon petit ami, objecte celui-ci, c'est deux sous.

Et Tomy de répliquer, après quelques instants de réflexion:

—Prêtez-moi tout de même pour un sou; vous me direz seulement la moitié de mon poids!....

Merveilleux.

(Extrait du "Pittsburg Dispatch," 25 septembre 1882.)

Nous avons rarement entendu mentionner un cas de rétablissement complet, alors que tout espoir était perdu, qu'égale celui dont un reporteur du *Dispatch* a recueilli lundi les détails, et que celui-ci en tendait partout proclamer comme véritablement merveilleux. Nous allons relater les faits dans toute leur simplicité, sans exagération, et tels que nous les ont communiqués la mère du jeune homme, son pasteur et bien d'autres personnes connues à Pittsburg:

"William Lincoln Gortner est le nom du jeune homme en question. Il est employé en ce moment à l'usine de locomotives de H. K. Porter & Co, Pittsburg, Pa. Il y a un an il demeurait avec sa mère dans la rue Grant. A peu près à cette époque, il se mit au lit avec une violente douleur à l'épaule qu'il attribuait au froid. Le lendemain matin, l'épaule était très enflée, la douleur intense, et il souffrait dans toutes les parties du corps. L'affection dégénéra en rhumatisme chronique, et le malade eut le bras gauche paralysé.

"Son état empira graduellement, et au bout de quelques mois, toutes les jointures étaient tuméfiées — coudes, genoux et chevilles des pieds. L'enflure était énorme. Au mois de mars dernier, les pommettes de la jeune commencèrent à grossir et sa figure s'élargit au point qu'il était désormais difficile de le reconnaître. La douleur était extrêmement vive à toutes les jointures, la fièvre se déclara, et le pauvre martyr fut réduit à l'état de squelette. La vie n'avait plus à peu, et son terme étaient telles que ceux qui l'aimaient le plus se prenaient à désirer que la mort y mît promptement fin. Les médecins qui le soignaient, et qui sont bien connus à Pittsburg, déclarèrent à la famille qu'ils n'avaient plus d'espoir.

"Enfin, le malade commença à employer un médicament merveilleux, le PERUNA. Deux semaines plus tard on mieux sensible s'était déclaré. Après six semaines de traitement, l'enflure était réduite sur tous les points qu'elle avait envahis, le jeune homme avait recouvré ses forces et était aussi bien qu'il l'avait jamais été. Il y a environ trois semaines, il a pu reprendre son travail à l'usine.

"La mère de Willie Gortner, après avoir rapporté ces faits, a ajouté: "Je considère cette guérison comme un véritable prodige. Je ne oublierai jamais de faire l'éloge de PERUNA et d'en recommander l'usage à tous mes amis."

L'EXPOSITION UNIVERSELLE

DE LA

NOUVELLE-ORLEANS.

Dans la journée d'hier, il y avait à l'Exposition une douzaine de mille de personnes. Le soir, une grande partie d'entre elles, sont restées pour assister au féerique feu d'artifice qui a été tiré sur les bords du Mississipi, dans la partie sud de l'annexe de la galerie des machines. L'excellente musique mexicaine a charmé de nouveau tous les visiteurs par l'exécution des meilleures compositions de son répertoire national.

Aujourd'hui du reste, au concert de l'après-midi, on assistera aux débuts d'un nouvel orchestre de Mexico, dont les artistes portent le pittoresque costume de cuir des *charros* avec l'immense *sombrero* galonné d'argent. Quant à leur mérite musical, ce n'est pas à nous de l'apprécier, mais il n'est pas douteux que cette nouvelle attraction n'amène aujourd'hui plusieurs autres milliers de visiteurs à l'Exposition Universelle.

Tout le monde remarque actuellement dans la partie Nord-Est du parc, près du *Banker's Pavillion*, entre le palais du gouvernement et le palais principal, l'annexe de la grande exposition du chemin de fer DECAUVILLE. Sous un hangar-abri, construit avec les couvertures en tuiles de tôle et à embottement tubulaire, d'après le système RETTERER et BELOT, on a disposé les rails, les plaques tournantes et les installations mécaniques les plus intéressantes de ce grand constructeur français, dont l'usine de Petit-Bourg a atteint aujourd'hui une renommée universelle.

De même dans la section française, à l'extrémité Ouest de cette galerie, l'exposition si élégamment et si habilement agencée par M. l'ingénieur CHARLES LOUIS FLATTEAU, est l'objet de l'attention générale. Quoiqu'il s'agisse d'une exposition métallurgique et mécanique, on remarque dans la disposition ingénieuse de ses diverses parties intégrales, dont la décoration à la fois éclatante et bien harmonisée des diverses issues, l'effet fée la main d'un homme de goût. Chacun contemple au centre de ce vaste carré le pont en acier, système EIFFEL, qui est bien ce que l'on peut rêver à la fois de plus hardi et de plus coquet dans ce genre, abstraction faite de la solidité, qualité incontestable.

On examine curieusement, sur ce point, les documents de statistique qui édifient aisément le public sur le mérite de la célébrité qu'a atteinte aujourd'hui la maison DECAUVILLE AINÉ.

Il y a une collection des photographies des principaux travaux d'utilité publique exécutés avec l'aide du chemin de fer portatif de Petit-Bourg. Et la seule liste de ces vues diverses constitue presque le sommaire d'un livre d'or.

Citons, par exemple, l'application de cet ingénieux railway au transport de la canne à sucre, dans les plantations australiennes de la *Compagnie anglaise* de Sydney et dans celles des Antilles, puis l'emploi de ce système chemin de fer pour le transport des voyageurs dans la République Argentine. On remarque aussi l'application qui en a été faite avec grand succès à Paris, en 1878, pour transporter les visiteurs du Jardin d'acclimatation du bois de Boulogne, dans des trains traînés par une locomotive *Lilliput*, et composés de wagons coquets et commodes dont un type est exposé dans la curieuse et utile exhibition Decauville.

La partie la plus florissante de la galerie française est certainement l'exposition vinicole installée au fond de cette section. Or, parmi les diverses exhibitions des grands crûs de France, les produits les mieux rémunérés et dont l'installation est ménagée avec le plus de bon goût et d'habileté, il faut citer en première ligne les grands vins de la maison EVARISTE DUPONT et COMPAGNIE, de Bordeaux.

Cette très renommée raison sociale, presque illustre, est représentée à New York par MM. GOSLING et de GARMENDIA, et c'est aux soins du premier de ces deux agents qu'a été confiée l'installation de l'exposition actuelle. Chacun présentant aujourd'hui que le jury des récompenses aura bientôt à accorder à la maison Evariste Dupont et Cie. la plus haute marque d'honneur, parmi toutes les expositions similaires. Sur les étagères des cinq pyramides disposées symétriquement aux angles et au centre du carré se trouvent exposés pour plus de dix mille dollars de flacons précieux, contenant tous des crus célèbres dont cette maison est propriétaire en Champagne, en Bourgogne, dans les Charentes et dans la Gironde.

Les caves de toutes les cours et maisons princières d'Allemagne s'approvisionnent toutes avec les grands vins de cette maison bordelaise. Le prince Adalbert de Prusse acquiert chaque année une partie de la récolte d'un crû du château de France : le Château Wohlgemuth ; la buvette du Sénat français accapare de même la vendange d'une autre marque célèbre : le Château Chasse-spleen, etc.

Dans vingt mille bouteilles de cette maison, le Château-Lalagune, le Clos des Meynards, le Château-Léoville et bien d'autres jouissent d'une popularité aussi étendue que bien méritée.

Les vins de Bourgogne, tels que le Pommard, le Chambertin, le Clos-Vougeot ne sont surpassés par nul autre. Et quand à son Champagne de la marque *Carte blanche*, nous ne doutons pas qu'il n'obtienne la palme que le jury de récompenses est chargé de décerner.

Dans toutes les expositions de produits alimentaires, du reste, on remarque dans chaque catégorie de classification, quelque maison soit américaine, soit étrangère qui s'impose d'une façon transcendante à l'attention des connaisseurs.

Dans la fabrication de la bière, la maison qui paraît appelée à obtenir la plus haute distinction est la grande brasserie Anheuser-Bush et Cie. de Saint Louis, dont la bière se recommande par un goût fin et léger, qui en fait un nectar d'une saveur et d'une délicatesse indicible. Cette exhibition se trouve dans la grande galerie américaine à gauche, un peu en avant de la section française et le salon de dégustation est libéralement ouvert à tous les amateurs.

Cette brasserie qui fabriquait 20,000 barils par an, en 1870, fabrique actuellement 350,000 barils par année dans le commerce. Ces chiffres se passent de commentaires. Il est vrai que ce résultat de popularité ne s'est pas obtenu sans travail et sans études consciencieuses. Cette maison est celle qui a le mieux réussi jusqu'ici à *pasteuriser* la bière, suivant les meilleurs procédés de la chimie actuelle. Il y a eu là des efforts d'améliorations qui s'imposent à l'attention du jury d'examen des produits alimentaires, et qu'une haute récompense consacrera sans doute, comme cela est du reste arrivé à la maison Anheuser, Bush et Cie, à Paris en 1878, à Philadelphie en 1876, à Amsterdam en 1884 et dans beaucoup d'autres expositions universelles.

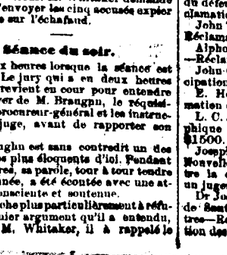
Nous comptons du reste revenir très prochainement sur cet intéressant sujet.

Le comptoir de vente des numéros de l'Abeille est installé dans la galerie des machines du Main Building un peu en arrière de la section française, auprès de l'entrée de la grande Galerie de l'Illuminatie. (Entrée G. 15 et F. 14)

PRIX DES BESTIAUX.

BESTIAUX DU TEXAS ET DE L'OUEST—

Choice fat par liv. gross	3 3	4½
Fair to common	3 3	3½
Mustangs, ALABAMA, &c. GRADES		
CATTLE—1re qualité, par liv.	3 2	3½
2me qualité, par tête	$13 00	23 00
Vaches communes et vieilles	8 00	13 00
VEAUX—1re qualité, par tête	6 00	8 00
2me qualité, par tête	4 00	5 00
YEARLINGS—1re qualité, par tête	9 00	11 00
2me qualité, par tête	6 00	8 00
POINCS—Good fat Western, par liv. gross	5 3	6
Fair fat	4 3	5
Fair Cherokee par liv. gross	3 3	4
MOUTONS—Good fat, par tête	2 00	3 00
Fair, par tête	1 50	2 00
Common, par tête		2
VACHES LAITIÈRES—1re qualité, par tête	50 00	75 00
2me qualité, par tête	20 00	40 00



L'usage de Hostetter rampie bien vite par le couleur de l'ensemble jaune et et le teint jaune ... sont ... fait de la Dyspepsie. Ne facilitant ... des aliments, ... augmentant leur ... alimentaire. L'appétit se rétablit, le cystème nerveux se calme, et le sommeil revient. Ces Bitters ... merveille chez les personnes atteintes de Dyspepsie, Constipation, Fièvre et frisson.

A vendre par tous les marchands et médecins en général.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Température du 28 février 1885.

Thermomètre de C. DUHAMEL, Opticien.

	Fahrenheit	Centigrade
6 heures du matin	52	11
Midi	68	20
3 P. M.	71	21½
6 P. M.	61	16

Nlle-Orléans, Lne., 28 fév. 1885, 2:00 p. m.

Température (Fahrenheit) dans les villes suivantes:

Atlanta	66	Louisville, Ky	67
Augusta, Geo	72	Memphis, Tenn	67
Corsicana, Tex	—	Mobile, Ala	64
Cairo, Ill	66	Montgomery, Ala	70
Chattanooga, Tenn	68	Nashville, Tenn	68
Cincinnati, O	62	Nlle-Orléans, La	68
Davenport, Iowa	46	Omaha, Neb	42
Dubuque, Iowa	45	Pittsburg, Pa	48
Galveston, Tex	68	Savannah, Geo	70
Indianola, Tex	72	Shreveport, La	72
Keokuk, Iowa	45	St-Louis, Mo	63
Key West, Fla	73	St-Paul, Minn	42
La Crosse, Wis	41	Vicksburg, Miss	70
Leavenworth, Kan	49	Yankton, D. T	40

MARIAGES, NAISSANCES ET DECES,

Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

Mariages.

Leslie C. Bailey à Mlle Alice Burns.
Louis Guillotte à Mlle Mathilde J. Buisson.
Richard M. J. Gauthreaux à Mlle Viola F. Smith.
Edward Morris à Della Ross.

Naissances.

Mme Chas Base, un garçon, 15 fév.
Mme Frederick Beckman, un garçon, 27 jan.
Mme Joseph Schnetzer, un garçon, 12 fév.
Mme Hamp Rouff, une fille, 16 fév.
Mme Rudolf Baron von Longmann Erlenkamp, un garçon, 9 fév.

Décès.

Rose Martin, 37 ans, coin des rues Prieur et Perdido.
Henry Litermann, 27 ans, coin des rues Freret et Quatrième.
Henry T. Disch, 43 ans, 673 1/2 rue Royale.
James Carr, 82 ans, 626 rue Royale.
Mlle Elizabeth Cleary, 17 ans, rue Bassin, près Lafayette.
Paul Williams, 47 ans, coin des rues Arabella et Perrier.
Mlle Sarah Jane Cousley, 25 ans, coin des rues Robin et Constance.
Mme Antoinette Stutzen, 8 ans, 112 rue Orange.
Jos Serpas, 66 ans, 420 1/2 rue Ste-Anne.
Jos Currieu, 1 an, rue Decatur.

Jugement des frères Ford et de leurs co-accusés.

Deux Condamnations à mort.

Trois condamnations au bagne.

A dix heures et demie du matin, la salle reprend sa physionomie des huit derniers jours : assistance nombreuse de dames et de messieurs, anxiété visible sur tous les visages. La foule qui assiège le portique discute bruyamment les circonstances du crime, ne demande pas son impatient désir d'entendre les plaidoiries qui vont clôtre les longs débats de cette cause célèbre dont le retentissement sera grand.

Lorsqu'un huissier annonce l'arrivée du juge, les murmures se taisent, un profond silence règne dans la salle. Les jurés, les accusés viennent prendre leurs places. Sur la table des avocats il s'élève une montagne de bouquins de droit.

M. Walker rompt le silence en annonçant que son collègue, M. Castellanos, ne prononcera le reste du plaidoyer commencé hier que dans quelques minutes. Peu de temps après, M. Castellanos se présente devant le jury et commence son plaidoyer. L'éminent avocat fait de son mieux: sa théorie est très habilement conçue et charpentée; mais elle ne repose sur aucuns témoignages, elle est purement hypothétique.

M. Castellanos, à son exorde, promet au jury de ne pas le fatiguer par l'infection d'un long discours. Il le félicite de ses mérites et de ses lumières qui l'ont assisté avec tant de bienveillance pendant le cours des débats, et du désir dont il l'entoure de faire justice à qui de droit, de la société ou des prévenus. Il fait du sentiment sur un ton larmoyant;—*si vis me flere*....—il dit que la société est telle aujourd'hui, qu'un citoyen, quelque paisible qu'il soit, peut quitter sa demeure le matin ne sachant pas si le soir il y rentrera en vie. L'orateur passe tour à tour du ton pathétique au ton passionné. Il tonne contre la Presse qui ne demande que plaies et bosses, qui a entraîné le Grand Jury à indécision, qui a poussé le Petit-Jury à fulminer contre ce *mob*, cet attroupement qui, maintes fois, au cours des deux instructions de ce procès, s'est montré si irrévérencieux à l'égard de la cour, s'est livré à de honteuses manifestations hostiles aux prisonniers.

La cour prie l'avocat de s'adresser au jury, non à l'assemblée.

M. Castellanos n'attaque qu'un seul témoignage de la poursuite, celui de Fleming, qui, dit-il, a faussé la vérité, s'est parjuré en déclarant sous serment qu'il avait vu Thomas J. Ford sur le lieu du crime. A l'exception de un ou deux témoins qui disent avoir vu le juge Ford rue Dauphine, la matinée où le capitaine Murphy est tombé, on a pris de la toute une légion de témoins à charge et à décharge qui affirment qu'il était à la maison de pouce No 21. L'orateur rappelle les paroles du témoin Bouchereau, de Ford et Jno. Murphy, rencontrés le 25 novembre devant le palais de justice par plusieurs individus. "*Why did you not do it?*" Il n'y trouve rien d'accusateur, de compromettant pour celui qui a prononcé ces paroles. Si la défense y avait été autorisée, elle en eût donné l'explication.

M. Castellanos fait allusion au signe que le témoin Mexent prétend avoir vu le juge Ford faire à trois des accusés qui se trouvaient dans son char, alors qu'il (Ford) était à l'une des extrémités du pont du bassin. Ce signe, dit l'avocat, était un salut à l'adresse de deux dames et d'un enfant dans ce char. Il n'admet pas que le juge Ford, un magistrat intelligent, s'il y machinait un crime aussi odieux, ait pu le faire dans un quartier populeux, et ignorer les poursuites auxquelles il serait en butte. Le discoureur retourne au ton douceureux, comme son exorde, sa péroraison s'adresse aux cœurs des jurés. Il leur demande de ne pas s'occuper des clameurs publiques, de faire virilement leur devoir. L'éloquent plaideur jette les yeux sur la pendule et il s'aperçoit que la grande aiguille en a parcouru deux fois le cadran. C'est l'heure de céder la parole à celui de son collègue qui doit suivre.

Une courte interruption se produit durant laquelle les accusés sont conduits dans leur cellule. Deux charmantes fillettes, 4 et 6 ans, traversent la salle et vont rejoindre leurs pères, Pat. et Thomas Ford; spectacle attendrissant auquel l'assemblée ne reste pas indifférente.

M. Walker, excellent criminaliste, réclame l'attention du jury. A l'exemple de ses collègues qui se sont fait entendre avant lui, M. Walker annonce son intention d'être bref, parce qu'il ne veut pas fatiguer ses auditeurs. L'orateur parle tout d'abord de l'expression technique dont usent entre eux les avocats de la partie adverse : *perfect consistency*. Il nie que le juge Ford ait participé à l'homicide, comme assaillant ou comme instigateur. Il ne croit pas que les témoins de la défense soient moins dignes de foi que ceux de la poursuite. Il est regrettable pour les prévenus que les témoins qui avaient à dire un tout en leur faveur aient déposé alors qu'ils étaient sous le coup d'une accusation de parjure. Si le procureur-général avait voulu attendre que les tribunaux se prononçassent sur leur cas, il est bien certain que leurs paroles, après une exonération honorable, eussent eu plus de poids. M. Walker approuve le refus obstiné du jeune homme Peter Slipper de témoigner dans la seconde instruction du procès. Il avait déposé une première fois, et sa parole, révoquée en doute, lui avait valu l'humiliation d'être accusé de parjure. Deux témoins, Mme Smyth et Mlle Schlesinger, ont affirmé avoir vu le capitaine Murphy faire feu le premier sur Pat Ford. Il ne croit pas que Ford devait se laisser tirer dessus sans riposter.

Souvent M. Walker est interrompu par les avocats de la poursuite qui nient certaines de ses affirmations. Il parle très longuement, près du deux heures et demie.

M. Whitaker s'adresse au jury après M. Walker. Il fait un discours très court mais qui laisse une excellente impression sur le jury et sur l'assistance. Souvent il fait rappeler au silence la foule qui couvre de ses applaudissements la voix de l'orateur. M. Whitaker demande au jury d'envoyer les cinq accusés expier leur crime sur l'échafaud.

Séance du soir.

Il est six heures lorsque la séance est reprise. Le jury qui a en deux heures de repos, revient en nous pour entendre le plaidoyer de M. Branghn, le rhéteur du procureur-général et les instructions du juge, avant de rapporter son verdict.

M. Branghn est sans contredit un des avocats les plus éloquents d'ici. Pendant deux heures, sa parole, tour à tour tendre et passionnée, a été écoutée avec une attention consciente et soutenue.

Il s'attache plus particulièrement à réfuter le dernier argument qu'il a entendu, celui de M. Whitaker, il a rappelé le témoignage de chacun de ceux qui ont déposé dans l'affaire.

D'après M. Branghn, en admettant que Mazent ait dit vrai, ce signe dont il a parlé n'était autre qu'un salut de Ford aux dames et à l'enfant qui se trouvaient dans le char. Et dire! s'écre-t-il, que ce simple mouvement de la main est un des anneaux de cette chaîne de preuves de culpabilité que le ministère public cherche à établir. Un des avocats de la défense se trompe lorsqu'il affirme que Culenthal a vu Pat. Ford tirer le premier coup de feu. Un des accusés avoue que lui seul a fait usage d'une arme dans la regrettable rencontre. Il n'est pas de jury au XIXme siècle qui puisse condamner consciencieusement trois des prisonniers. La Presse a été unanime à demander la condamnation des cinq hommes devant ce tribunal; ce jury-ci se compose de douze citoyens qui, à l'heure solennelle, ne se laisseront influencer par aucune considération, n'obéiront qu'à leurs consciences. Sur qui pourrait-on condamner quatre des accusés, Thomas Ford, Caulfield, Buckley et Murphy? seulement sur l'évidence présomptive ou circonstantielle.

M. Branghn a de beaux élans. En faisant appel à la loyauté, à l'impartialité des jurés, il fleur cite l'admirable jugement de Salomon.

Pendant un quart d'heur, M. Branghn lit des décisions rendues ici et à l'étranger dans des causes soi-disant semblables à celles dans lesquelle il se trouve engagé. Il passe en revue tous les témoignages de la poursuite et les compare à ceux de la défense.

M. Branghn dit au jury, que même si le témoignage de Copely et celui de Smith sont vrais, Fleming n'a voulant acheter leur silence de leur relaxation, ne peut être trouvé coupable que de complicité après le crime, offense que la loi punit d'une amende seulement ou d'un simple emprisonnement.

L'avocat admet que le capitaine Murphy a été tué, et par un des accusés; mais il affirme qu'il a été tué par Pat. Ford en légitime défense de sa propre vie, en présence de John Murphy. Si Sheisinger a dit vrai, Pat. Ford n'a pas tiré le premier coup de feu. Son témoignage démentiel celui de Early, dont on se souvient l'acrimonie, l'amertume dans son contre-interrogatoire. Quels individus ont déposé pour la poursuite? tous des fauteurs de la loi, des prisonniers de la geôle.

M. Branghn explique au jury qu'il peut condamner ou acquitter les cinq individus au banc des accusés; de même qu'il peut ne pas s'entendre quant à la culpabilité ou l'innocence d'un des cinq et acquitter les quatre autres. Le discoureur fait au touchant appel à ses auditeurs, les juges de ses clients. Sa voix, dit-il, est la dernière qui se fera entendre pour la défense de ces cinq individus. Il ajoute que si quelque doute vient peut-être à quelques uns des j